
TUTA SUB AEGIDE PALLAS
1683


STOR

BAĠDĀD AU TEMPS DE SES DERNIERS CALIFES *

PAR

CLAUDE CAHEN

La conquête salǧūqide marque, pour le Moyen Orient, le début d'une nouvelle période. Ce n'était assurément pas la première fois que l'on y voyait des Turcs puisque, depuis deux siècles au moins, ceux-ci formaient une partie importante, et souvent dominante, de toutes les forces militaires. Néanmoins, les soldats qui étaient ainsi enrôlés l'étaient comme esclaves, à titre individuel, et jeunes encore ; ils apportaient peu de chose de leur société d'origine et, au contraire, étaient formés et progressivement intégrés par celle où ils se trouvaient introduits. La situation est maintenant assez largement différente, puisque c'est un peuple turc entier qui émigre pour conquérir un territoire nouveau et qui, s'il laisse aux habitants leurs usages et institutions, y juxtapose les siens propres. En outre, le siècle qui avait précédé leur établissement avait été celui du morcellement non seulement territorial, mais religieux, du monde musulman et, en particulier, de l'organisation, en Égypte et autour d'elle, de l'anticalifat ismā'īlien des Fāṭimides ; conviction ou politique, les Salǧūqides lient leur sort aux champions indigènes

* Il est impossible de donner à un article aussi général des références bibliographiques précises et complètes. Qu'il suffise de rappeler les principales sources littéraires, les chroniques d'Ibn al-Ǧawzī, Ibn al-Aṯīr, Sibṭ ibn al-Ǧawzī, Ibn al-Sā'ī et Ibn al-Fuwaṭī, le voyage d'Ibn Ǧubayr et la géographie de Yāqūt, les recueils biographique d'al-Ḫaṭīb et de ses continuateurs, le journal d'Ibn Bannā', les *Manāqib Baġdād* d'Ibn al-Ǧawzī. La science moderne n'a encore trouvé le moyen de consacrer aucune œuvre d'ensemble à l'histoire de la capitale des Califes, et la période ici étudiée est particulièrement maigre, même en recherches particulières. Qu'il me suffise donc de renvoyer à la bonne orientation générale donnée par 'Abd al-'Azīz Dūrī, dans l'article *Baghdād* de la nouvelle *Encyclopédie de l'Islam*, en signalant seulement qu'elle a été écrite avant les publications entreprises par G. Makdisi (voir *Arabica* 1959, *BSOAS* 1956-1957 et 1961, *Mélanges Massignon* III/1957) qui, même sans attendre sa thèse prochaine sur Ibn 'Aqīl, renouvellent plusieurs questions de l'histoire baġdādienne au VIe/XIe siècle. Pour l'histoire générale de la période salǧūqide, je me permets de renvoyer à mes chapitres de la *History of the Crusades*, éditée par K. M. Setton, University of Pennsylvania, I/1955 et II/1962. Voir aussi mes *Mouvements populaires, etc. . . .*, dans *Arabica*, 1959.

du rétablissement de l'orthodoxie, par la lutte, au dehors, contre le Caire et, au dedans, contre les hétérodoxes. Enfin, au moins régionalement, l'entrée en scène des nouveaux Turcs se marque par la reprise d'une attitude aggressive envers l'Empire Byzantin et l'installation des Turcs en Asie Mineure ; ce qui sera, sinon la cause, du moins l'une des causes de la Croisade.

À Baġdād aussi l'entrée, en 447/1055, du sultan salǧūqide Ṭuġrïl-Beg est une date importante. Non qu'au 'Irāq il y ait eu de réel peuplement par les Turcomans: le climat leur convenait peu, ou à leurs bêtes, et les pouvoirs ne se souciaient pas de créer des occasions de luttes entre les Bédouins et eux : les garnisons que les sultans y installeront seront donc surtout du type des armées traditionnelles qu'ils reconstituent, à côté ou à partir de la population turcomane, cantonnée, elle, dans les provinces du Nord. Quelque retentissement, d'autre part, qu'aient pu avoir à Baġdād certaines victoires turques contre les Byzantins, on ne saurait dire qu'on y ait pris une part active, ni qu'elles y aient modifié les conditions de l'existence ; ni qu'un peu plus tard l'annonce de l'installation des Croisés en Syrie y ait même causé de vraie émotion. Depuis les Būyides, Baġdād s'est habituée à vivre d'une vie régionale ou, dans la mesure où elle la déborde, toute tournée vers l'Iran et, à cet égard, la formation même de l'Empire salǧūqide ne sera suivie, parce que son extension vers la Méditerranée devait trop peu durer, d'aucune reconversion. Mais, malgré tout, la constitution du régime nouveau entraîne des transformations que la présence du Califat marque d'un cachet et d'une complexité particuliers. Et c'est ce que nous devons essayer de comprendre.

On admet communément que l'organisation du régime salǧūqide s'est faite en accord avec le Califat. Récemment, dans cette revue même, G. Makdisi s'est élevé contre cette opinion, en allant peut-être à son tour un peu loin en sens inverse. Il n'a pas de peine à souligner — et nous en reparlerons — les oppositions d'intérêt et les conflits que certaines sources autrefois méconnues montrent avoir existé entre Califat et Sultanat, à de nombreux moments, dès les origines du régime. Mais il ne suffit pas de cette constatation pour démolir l'idée, à laquelle je reste pour le moment fidèle, qu'un parti influent dans le gouvernement califal a favorisé l'entrée du Salǧūqide à Baġdād, et que ce parti, même quand le condominium s'avérait source de difficultés, en a joué la carte, parce que, dans l'état des choses et problèmes réels, elle lui paraissait la seule

possible ou la meilleure. C'est seulement lorsque, le Sultanat salǧūqide s'affaiblissant et se morcelant, les services que le Califat pouvait attendre de lui disparaîtront, que des califes inaugureront, comme d'autres l'avaient fait sous les derniers Būyides, une politique difficile, mais finalement heureuse, d'émancipation et de reconquête de l'autonomie. Au XIe siècle, le théoricien même du gouvernement califal, al-Māwardī, savait bien que le Califat réel de son temps n'avait le choix qu'entre des oppresseurs et, pour les mater, des protecteurs. Il ne paraît pas douteux que le vizir du calife al-Qā'im, Ibn al-Muslima, ait souhaité — il fut en tous cas considéré par tous comme ayant souhaité — le protectorat salǧūqide. Pourquoi ?

Parce qu'on était las, à Baġdād, des Būyides ; si leur šī'isme n'avait rien d'oppressif, il créait un dualisme religieux gênant pour les entreprises califales et la résistance à l'ismā' īlisme ; on les avait tolérés parce qu'on n'avait pu faire autrement, et parce qu'au moins les premiers avaient assuré l'ordre aux frontières du 'Irāq : les derniers en étaient incapables, leurs troupes se battaient entre elles dans Baġdād même ; des libérateurs possibles apparaissaient, Maḥmūd de Ġazna au début du siècle puis, son fils ayant été refoulé vers l'Inde par les Salǧūqides, ceux-ci mêmes. Ceux-ci, plus inquiétants certes par leurs ravages et la date toute récente de leur entrée dans la sphère territoriale et spirituelle de l'Islām, mais plus forts aussi et, leurs princes au moins, par politique ou par conviction, résolument décidés à soutenir l'orthodoxie : détourner leurs ravages vers les ennemis extérieurs ou intérieurs du Califat, utiliser leur force pour ramener l'ordre et promouvoir un redressement religieux dont les agents seraient l'aristocratie autochtone, cela constituait un programme osé, risqué, possible tout de même, la réplique, au fond, de ce qu'en des temps meilleurs Baġdād avait attendu déjà du Ḫurāsān. Et l'on pouvait escompter que le pouvoir nouveau, plus respectueux que l'ancien de la famille 'abbāside et de l'institution califale, laisserait à celle-ci, sinon certes l'indépendance, du moins à Baġdād une plus grande marge d'autonomie, plus d'aisance matérielle — à quoi aussi pourvoirait le rétablissement de l'ordre public —. Ainsi s'explique que, lorsque Ṭuġrïl entra à Baġdād, ce fut officiellement accueilli, sans effusion de sang, et que, s'il s'empressa de violer les promesses qu'on avait exigées de lui pour la forme envers les Būyides, du moins rien ne fut-il fait par lui qui pût le mettre en conflit avec le Califat, malgré des rixes

avec les Šīʿites du Karḫ. Même si l'on ne veut voir là que politique, le ʿIrāq n'était pas conquis, les Arabes du ʿIrāq étaient gens difficiles, et il ne s'agissait pas de compromettre par des initiatives maladroites une propagande basée sur la volonté de redresser le prestige du Califat et de restaurer la sécurité dans le monde musulman. Cela ne signifiait pas que Ṭuġrïl se considérât comme hors de chez lui à Baġdād : il s'établit dans ce qui avait été la cité gouvernementale (*Dār al-Mamlaka*) būyide, qu'il entreprit d'agrandir et fortifier, et une solide garnison, même en son absence, assura à la fois la tranquillité publique et le respect de la volonté sultanale. Mais les ressources du Califat furent accrues, son vizirat, reconstitué sons les derniers Būyides, maintenu, ses désirs concernant la population baġdādienne écoutés avec déférence — sans qu'aucun texte en droit le précisât —, les bons rapports entre les deux pouvoirs manifestés non seulement par une réception, les *laqab*s distribués au sultan, les entrevues entre vizirs, mais aussi par le mariage du calife avec la nièce, à défaut de fille, de Ṭuġrïl. Il y a donc condominium à Baġdād — non bien entendu dans l'Empire —.

Néanmoins, l'expansion salǧūqide allait entraîner par réaction pour Baġdād des heures tragiques. Ni le chef des troupes būyides licenciées — bien que turques — al-Basāsīrī, ni celles-ci bien entendu, ni la plupart des Arabes mésopotamiens de tendance šīʿite et inquiets d'une éventuelle extension de la pénétration turcomane au Diyār Bakr et au Ḫūzistān, n'acceptèrent la perte de Baġdād, alors même que la plupart d'entre eux lui avaient jusqu'à la veille rendu l'existence impossible ; le Califat fāṭimide du Caire, qui comprenait la menace à terme, les soutint, moralement et financièrement, en échange d'une reconnaissance de sa suzeraineté qu'ils n'avaient pas le choix de discuter. Une coalition de tous les anti-salǧūqides s'organisa en haute-Mésoptamie et, soit par suite de négociations secrètes, soit par coïncidence, le principal chef militaire de Ṭuġrïl, son demi-frère Ibrāhīm Yïnāl, mécontent de ne plus trouver dans les nouvelles campagnes les mêmes profits que dans les anciennes, souleva des Turcomans qu'inquiétait également l'évolution du régime. Pour étouffer rapidement cette révolte, question de vie ou de mort pour lui, Ṭuġrïl ne put qu'évacuer Baġdād, laissant le champ libre aux coalisés. Al-Basāsīrī entra dans la ville où, scandale, la *ḫuṭba* fāṭimide fut proclamée (450/1058), le palais califal et de nombreux quartiers saccagés, le vizir Ibn al-Muslima exécuté, le calife même fait prisonnier. Il le fut cependant,

non directement d'al-Basāsīrī, mais d'un des princes arabes, celui de Mossoul, Qurayš qui, plutôt que de le livrer à son allié, l'envoya à un de ses parents aux confins du ʿIrāq. De son côté, Ṭuġrîl écrasa la révolte turcomane en Iran, et naturellement s'empressa de réapparaître aux confins du ʿIrāq. Ni militairement ni surtout moralement les coalisés n'étaient de taille à lui résister. Qurayš sut à temps faire sa paix avec la vainqueur du lendemain, Ṭuġrîl rentra à Baġdād, et al-Basāsīrī poursuivi fut tué, pendant que se débandaient ses alliés, et que le calife était ramené en grande pompe dans sa ville et son palais. De nouveaux pillages cependant avaient lieu cette fois contre le Karḫ, qui avait soutenu al-Basāsīrī.

À ce moment, il est évident que la situation politique à Baġdād a changé. Le calife est par rapport au sultan dans la condition d'un obligé sans force propre. Il ne peut pas ne pas le reconnaître, mais un conflit, assez vite cependant, va les opposer et marquer les limites du condominium. Nous avons dit que le calife avait épousé une nièce du sultan : honneur qu'il lui faisait. Mais maintenant Ṭuġrîl prétendait épouser une fille du calife : devant cette demande d'un homme qui, quoi qu'il eût fait, n'était, face au ʿAbbāside, qu'un barbare et, qui plus est, un vieillard qui paraît bien n'avoir jamais eu d'enfant, l'orgueil d'al-Qā'im se révolta, et il refusa. Après quelques échanges d'ambassades, Ṭuġrîl, ou ses représentants, firent saisir les *iqṭāʿ*s dont le calife tirait sa subsistance : ce dernier dut s'incliner. Le mariage fut solennellement célébré mais, quelques mois plus tard, le sultan mourait (455/1063).

Sous son successeur, Alp Arslan, dont la gloire militaire devait éclipser celle de son oncle et prédécesseur, on évita, tant bien que mal, les heurts, parce qu'il s'abstint de venir à Baġdād, soit volontairement et pour cette raison, soit que d'autres tâches le sollicitassent plus intensément. Ce n'était pas, bien entendu, qu'il ne fût pas représenté à Baġdād, mais le gouverneur civil ou *ʿamīd* et le commandant militaire ou *šiḥna* qu'il y envoyait supportaient seuls directement l'effet des désaccords avec le calife et pouvaient, quand ils avaient été trop peu souples et que le sultan le jugeait bon, être désavoués et rappelés. Cela n'empêchait pas que sa volonté, ou celle de son vizir, fussent entendues dans la capitale du Califat, et ce fut sous son règne que son vizir, Niẓām al-mulk, fonda la Niẓāmiyya, dont nous reparlerons tout-à-l'heure. Mais, si l'on voit le calife se plaindre des humeurs ou abus de pouvoir de certains agents du sultan, on voit aussi les deux pouvoirs collaborer

dans la lutte contre les fauteurs de désordre, les hétérodoxes, les fléaux naturels, etc. À vrai dire, après quelques tâtonnements, le calife et ses vizirs comprirent que, pour assurer la permanence d'une certaine administration califale, le mieux était qu'aux liens personnels entre les souverains s'ajoutassent des liens analogues entre leurs vizirs. Sous Alp Arslan et son fils Malikšāh, le vizirat sultanal fut en permanence, pendant près de trente ans, tenu fermement par le même Niẓām al-mulk ; le vizirat du calife le fut presqu' aussi stablement par les Banū Ǧahīr père et fils, qui avaient su nouer des liens de famille et combiner leurs intérêts avec ceux de leur puissant protecteur ; certes le jeu d'équilibre entre l'influence sultanale et les susceptibilités califales était parfois difficile à tenir pour ces vizirs, et il y eut des crises, mais somme toute insignifiantes par comparaison avec celles des derniers temps du Califat autonome, pour ne pas parler de la période būyide où, sauf à la fin, les maîtres avaient purement et simplement supprimé le vizirat califal.

En somme, pendant cette période, il y a condominium sur Baġdād et son district. Non pas de la même façon partout, car le calife règne seul dans sa cité, et le sultan en a une autre (*Dār al-Mamlaka*), en amont de la précédente, où il est, lui, bien entendu le maître. Il serait faux de considérer que le calife exerce les prérogatives religieuses, le sultan les prérogatives politiques ; l'esprit du temps n'opère pas de telles distinctions. Le sultan, souverain musulman, et son vizir, la fondation de la Niẓāmiyya le prouve, ne jugent nullement que le domaine religieux leur soit interdit, ni le calife, dans la mesure de ses moyens, celui de la politique ; la seule distinction est que le calife, par l'investiture, confère la légitimité au pouvoir que l'autre, à lui seul, ne tiendrait qu'en fait. Encore semble-t-il bien qu'à la fin de sa vie, Niẓām al-mulk, lorsqu'il rédigeait les mémoires gouvernementaux qui nous sont parvenus sous le titre de *Siyāsetnāmeh* (en persan), cherchait à formuler l'idée d'une institution sultanale ayant par elle-même sa forme de légitimité. Il reste qu'en pratique le sultan interférait moins avec les initiatives califales en matière de nominations de *qāḍī*s et de prédicateurs qu'avec les affaires touchant plus directement à son pouvoir.

Cependant l'équilibre qui, tant bien que mal, avait été gardé sous le règne d'Alp Arslan et pendant les jeunes années de son fils Malikšāh, cessa de l'être dans les derniers temps de ce souverain. Ce

n'était pas, lui, un militaire, ni un homme encore né dans la steppe. Le souci de ses résidences avait, pour lui, plus d'importance que pour eux et, moins lié que son père aux Turcomans, il se plut à vivre à Baġdād. Dès lors, il était inévitable que les autorités et les amours-propres se heurtassent, et il semble que tout à la fin de son règne il ait voulu expulser le calife, ou tout au moins monopoliser le pouvoir sur Baġdād entière. Sa mort, qui survint peu après, empêche de savoir ce qu'il en serait advenu, car les discordes qui suivirent entre ses héritiers sauvèrent à cet égard le calife ; l'évolution, en tous cas, n'est pas niable et se comprend.

La vigueur ou la rigueur de l'ordre salǧūqide redonna-t-elle à Baġdād quelque prospérité ? Il est difficile de s'en rendre compte. Les inondations qui se trouvèrent suivre les désastres des premières années du régime montrent qu'à ce moment le Pouvoir n'était pleinement capable ni de parer préventivement aux dangers des fléaux naturels ni d'en guérir ensuite tous les dégâts; néanmoins, tant bien que mal, la population se réinstallait dans certains quartiers dévastés. L'impression est que, inondations et incendies aidant, mais aussi les déménagements, destructions et reconstructions des princes, etc., à une ville unifiée se substitue progressivement, depuis le début du siècle, un groupe de quartiers semi-autonomes séparés par des champs de ruines ou des terrains vagues ou des jardins : ce qui expliquerait la duplication, voire la multiplication de certains *sūq*s et des mosquées-*ǧāmi'*. Socialement s'accentue aussi la différenciation entre ces quartiers, voire leur haine mutuelle, leur état de guerre larvée, par exemple entre le Karḫ šī'ite et les quartiers périphériques sunnites. Les zônes les plus vivantes sont cependant maintenant sur la rive orientale du Tigre, cités califale et sultanale, résidences aristocratiques et quartiers populaires qu'elles font vivre.

De la vie quotidienne d'un « intellectuel » pendant cette période, nous avons un témoignage partiel dans le fragment de journal d'Ibn al-Bannā' qu'a exhumé récemment G. Makdisi. Le grand fait, qui le dépasse, est l'apparition du mouvement des *madrasa*s. L'idée était ḫurāsānienne, et antérieure aux Salǧūqides ; mais la première réalisation grandiose et spectaculaire fut à Baġdād la Niẓāmiyya de Niẓām al-mulk. Il s'agissait de former les futurs cadres de l'administration et de la vie spirituelle dans l'esprit de la « science » islamique orthodoxe, et l'on organisait pour cela une institution dotée des moyens matériels de faire vivre et étudier

maîtres et étudiants — jusqu'alors, dans le monde sunnite, laissés moralement et matériellement aux soins de l'intiative privée —. Niẓām al-mulk se réclamait personnellement de l'école šāfi'ite, qui dominait aussi dans l'entourage du Califat à cette époque (que l'on songe à al-Māwardī); en outre, il était aš'arite, comme beaucoup de Šāfi'ites; aussi a-t-on souvent dit que la Niẓāmiyya avait pour but de promouvoir le šāfi'isme et l'aš'arisme ; mais ce second point surtout est excessif, comme l'a montré G. Makdisi et, en outre, comme les Salǧūqides, à l'instar de la grande majorité des Turcs et de beaucoup de Ḫurāsāniens, étaient, eux, ḥanafites, il n'était évidemment pas question d'adopter une attitude de quelconque hostilité envers le ḥanafisme ; des *madrasas* ḥanafites voyaient d'ailleurs aussi peu à peu le jour. À la Niẓāmiyya cependant furent conviés des maîtres illustres, parmi lesquels, on le sait, Abū Isḥāq al-Šīrāzī et al-Ġazālī. Le ḥanbalisme de son côté menait contre tous les « innovateurs » et les suspects de mu'tazilisme (attitude qui avait eu l'appui des Šī'ites des milieux būyides) une lutte dont témoignent les poursuites, qui eurent un assez grand retentissement, intentées contre un de ses propres adeptes, Ibn 'Aqīl, et dont nous parle, entre autres, le journal d'Ibn al-Bannā'. Bien entendu étaient poursuivis les suspects d'ismā'īlisme, même lorsqu'ils se dissimulaient sous les dehors de simples groupements de *futuwwa* (la *futuwwa* en elle-même était bien vue, semble-t-il, de Niẓām al-mulk, et nous le retrouverons ci-après). Dans un autre ordre d'idées, c'est du début de la période salǧūqide, encore que sans grand lien avec elle, que date le monument élevé par al-Ḫaṭīb al-Baġdādī à la gloire de Baġdād, ou plutôt de tous les «savants» qui l'avaient illustrée ou fréquentée, sous le titre de *Ta'rīḫ Baġdād*, monument que devaient ensuite imiter tant d'autres auteurs jaloux chacun des mérites de sa propre ville. Baġdād n'était plus tout-à-fait Baġdād, mais elle n'avait pas perdu tout souvenir de ce qu'elle avait été et, avant de cesser tout-à-fait de l'être elle en enregistrait, pour la postérité, le témoignage.

* * *

La mort de Malikšāh (586/1092) marque la fin de la période puissante du Sultanat salǧūqide. Dès sa mort, plusieurs héritiers se disputèrent sa succession et, pour des raisons multiples que nous ne pouvons ici détailler, la dynastie, qui nominalement devait durer

encore un siècle, pratiquement, dès le milieu du VIe/XIIe siècle, avait cessé d'exister. Si la force salǧūqide avait pu comporter pour le Califat certains inconvénients et si la disparition définitive de la dynastie devait comporter pour lui des avantages, le déclin intermédiaire du régime n'en fut pas moins pour Baġdād une source d'épreuves nouvelles. Certes, les rivalités entre prétendants permettaient au calife de relever la tête : non seulement ces prétendants, trop occupés de leurs conflits ou trop affaiblis par eux, ne contestaient plus au calife un accroissement d'influence à Baġdād, dont témoigne, quelques années après la mort de Malikšāh, la construction du rempart d'al-Mustaẓhir, qui englobait avec la cité califale propre une partie de ce qui avait été la cité sultanale ; mais aussi les rivaux cherchaient à obtenir chacun pour soi la consécration du calife, qui se trouvait ainsi arbitre et, dans une certaine mesure, capable de monnayer son arbitrage. Mais, malheureusement, il n'était pas toujours facile pour le calife d'attendre la décision des armes, de la prévoir ou de la provoquer, et, pour peu que le vainqueur ne fût pas celui en faveur duquel il venait de se prononcer, le voici dans une situation bien pénible. En dehors même de ces moments extrêmes, le morcellement de l'empire, les querelles des factions permettaient à tous les ambitieux ou adversaires du pouvoir califal-salǧūqide au ʿIrāq de relever la tête ; le chef des Arabes Mazyadites, Dubays, infestait les confins de la province de Baġdād tout en y comptant de nombreux amis, les gouverneurs turcs du ʿIrāq ou de Mossoul intriguaient avec lui aussi souvent qu'ils le combattaient afin d'avoir son aide les uns contre les autres, etc. Réduits à des territoires diminués alors qu'ils se trouvaient en face de besoins militaires accrus, les sultans ou leurs officiers accentuaient leur pression fiscale sur Baġdād, sur les califes, spécialement, bien entendu, si le pouvoir au cours d'une année changeait de mains. Enfin, les *ʿayyārūn* réapparaissaient, et si puissamment que des notables, dans l'entourage même du gouvernement califal et sultanal, pactisaient avec eux.

L'épisode le plus dramatique est la lutte qui mit aux prises, en 529/1134, les califes al-Mustaršid et al-Rāšid avec le quatrième successeur de Malikšāh, le sultan Masʿūd. On peut s'étonner de voir le calife soutenir une guerre puisque, depuis le temps des *amīr al-ʾumarāʾ* il n'y avait plus d'armée califale ; mais précisément nous en voyons maintenant réapparaître une. Elle n'est pas fondamentalement anti-salǧūqide : dans une certaine mesure, elle a pour but

de faire la police dans les moments de déficience sultanale, d'assurer la sécurité du ʿIrāq entre les factions absorbées dans leurs propres combats ; on évite toutefois d'y introduire des soldats turcs, et l'on recherche les Arméniens, les Rūmis, etc. Mais, bientôt, on voit même des Turcs, jusqu'alors enrôlés dans les armées salǧūqides, solliciter le service du calife, qui leur évite d'avoir à choisir entre les prétendants, d'être déchus de leurs *iqṭāʿ*s en cas de défaite de celui qu'ils ont soutenu : et ils portent alors au calife l'hommage de ces *iqṭāʿ*s. La population baġdādienne peut à l'occasion aussi fournir certains éléments. Bref, si l'on ne peut parler d'une complète armée d'al-Mustaršid, tout de même il a une armée, sans parler des contingents des alliés qui jouent son jeu. L'évolution est irréversible et, après lui, même les califes installés par les sultans pour être dociles conserveront des troupes, sans avoir à s'en excuser.

Donc, en 529/1134, Masʿūd, que la fortune a servi contre ses rivaux, attaque le calife, auquel dans une phase précédente de ses combats il avait promis de laisser le ʿIrāq ; il le bat et le fait prisonnier. Le calife venait d'acheter sa libération de la renonciation à toute armée et même au palais califal à Baġdād lorsqu'il fut assassiné par un Bāṭinien, peut-être soudoyé par le sultan Sanǧar de Ḫurāsān, l'aîné de la famille salǧūqide, adversaire de Masʿūd. Baġdād proclama un fils d'al-Mustaršid, qui prit le nom d'al-Rāšid pour marquer la continuité de sa politique avec celle de son père ; incapable de payer la contribution de guerre exigée par Masʿūd, il dut à son tour soutenir une attaque ; il est battu, le palais pillé, et lui-même réduit à se réfugier chez son allié d'un jour, le prince de Mossoul, Zengī. Mais Masʿūd le fait déposer comme ayant violé ses serments, il est lâché par Zengī peu soucieux de se mettre dans le cas d'une guerre contre Masʿūd vainqueur, remplacé à Baġdād par al-Muktafī et, après une année d'errance et de combats, à son tour tué par un Bāṭinien. Paradoxalement, ce devait être sous al-Muktafī que le Califat, par la seule évolution des choses et sans combat, allait définitivement conquérir cette autonomie prématurément voulue par al-Mustaršid et al-Rāšid, et pour laquelle ils étaient morts. On devait encore voir, en 551/1155, une armée salǧūqide assiéger Baġdād ; ce devait être la dernière, et les maux qu'elle occasionna ne changèrent rien au cours de l'histoire.

Dans la seconde moitié du VIe/XIIe siècle, pendant que pratiquement le Sultanat est remplacé dans tous ses anciens domaines par

diverses dynasties de princes indépendants, le Califat, comme l'une d'elle, se présente à nous sous la forme d'une principauté territoriale régionale, qui certes conserve dans le monde musulman un certain prestige moral, mais qui concrètement vit sa vie propre, en se souciant aussi peu de ses voisins, lorsqu'ils la laissent tranquille, qu'eux d'elle (le Califat est, par exemple, à peu près indifférent aux guerres de reconquête de Nūr al-dīn et de Saladin contre les Croisés). C'est le calife qui est maintenant le chef des organes de l'administration et de l'armée, sous les formes complexes héritées à la fois du passé califal et de l'héritage salǧūqide. Et c'est lui qui guerroie aux confins du ʿIrāq contre les Turcomans, les princes variables maîtres du Ǧabal, etc., jusqu'à faire déborder, à la fin du siècle, ses possessions sur les franges du plateau iranien, et opérer une rentrée discrète dans la « politique internationale » lors de la conquête de l'Iran par les Ḫwārizmšāhs, puis de la menace temporaire dessinée par eux contre le ʿIrāq même. L'administration est dirigée en fait par quelques vizirs appartenant à de grandes familles rivales, l'armée par quelques émirs. C'est pendant cette période que visitent Baġdād d'abord le voyageur juif Benjamin de Tudèle, qui constate l'importance, attestée aussi par ailleurs, de la communauté juive baġdādienne encore à cette date ; puis le voyageur musulman Ibn Ǧubayr qui, comme d'autres voyageurs à Rome, est choqué du contraste entre le partiel délabrement de la ville et l'orgueil conservé par les habitants.

La vie culturelle de Baġdād en cette époque participe à la fois de ce passé et du changement des temps. Malgré les pillages, il y reste des ressources de bibliothèques, elle est l'un des grands rendez-vous du Pèlerinage et, à tous moments, de savants en tous genres, et bien peu ne l'ont pas visitée. Elle peut se vanter d'œuvres littéraires telles que les *Maqāmāt* d'al-Ḥarīrī, au début du siècle, et plus tard les poèmes de Sibṭ Ibn al-Tawḥīdī et, plus encore, dans l'auréole du Califat, d'œuvres religieuses et juridiques. On ne saurait plus dire cependant que Baġdād reste la principale métropole de l'esprit. À partir de la seconde moitié du siècle, bien des lettrés et savants cèdent à l'attrait de la Syrie, en attendant, demain, celui de l'Égypte, reconquise par les Syriens à l'obédience théorique du Califat ʿabbāside. L'historiographie est un assez bon baromètre de la largeur ou du rétrécissement des horizons. Jusqu'au début du VIe/XIIe siècle avec al-Hamaḏānī, c'est à Baġdād qu'ont été rédigées, conservées par nous ou non, presque toutes les histoires univer-

selles du monde musulman. Au VIe/XIIe, mis à part de petits précis comme celui qu'insère Ibn Ḥamdūn dans sa *Tadkīra*, encyclopédie narrative, il n'y en a pratiquement plus ; Ibn al-Ǧawzī occupe dans l'histoire religieuse une place assez distinguée, mais lorsqu'il écrit, avec le *Muntaẓam*, une histoire qui en principe s'inscrit dans la ligne des grands ancêtres, il n'arrive pas en fait à déborder le cadre de la vie ʿirāqienne, et c'est à la gloire de Baġdād que sont consacrés par lui les *Manāqib Baġdād*; la préoccupation érudite large subsiste à sa manière dans les *Ansāb* où al-Samʿānī, pour faciliter le travail des auteurs de biographies, énumère et explique les ethniques de tous les hommes connus du passé ; pour le présent, il donne une continuation à l'Histoire de Baġdād d'al-Ḫaṭīb. Lorsqu'au siècle suivant le sens de l'histoire universelle se réveillera, ce sera en haute-Mésopotamie, en Syrie, bientôt en Égypte, ce ne sera pas au ʿIrāq.

Devenu autonome, le Califat poursuit certes le combat pour l'orthodoxie, mais sa manière et son esprit ne sont peut-être pas exactement ceux des souverains turcs. Que les califes en général se réclament du šāfiʿisme et souvent, ainsi qu'un vizir comme Ibn Hubayra (544-560) subissent l'influence de docteurs ḥanbalites, alors que les Turcs sont ḥanafites, n'est peut-être pas en soi-même de grande conséquence. Mais on a l'impression que le désir des califes, en face de la clientèle étroite des Turcs, est de se constituer une clientèle qui puisse être issue de milieux plus larges. Ce fait explique que le mouvement des *madrasa*s soit peut-être maintenant moins vigoureux au ʿIrāq qu'en Syrie et en Iran. Il ne signifie pas que le ʿIrāq, dans un autre domaine, n'évolue pas comme le monde ambiant : le ṣūfisme s'y développe, et des *ḫāngā*s sont construits dans Baġdād. La figure la plus marquante, en laquelle se concilie assez étrangement ḥanbalisme et mysticisme, est ʿAbd al-Qādir al-Ǧīlānī, dans la mémoire de qui s'organise, après sa mort, l'« ordre » des Qādiriyya.

Le Califat va retrouver, à la fin du VIe/XIIe s. et au début du VIIe/XIIIe, un moment presque de grandeur. Il le doit certes aux circonstances de la politique, qui ont détruit tout à tour ses ennemis sans qu'il y soit toujours pour grand'chose. Il le doit aussi à la personnalité de Nāṣir (575-622/1180-1225). Étrange homme que ce fils d'une Turque, auquel la légende emprunta, dit-on, certains des traits qui, dans les *Mille et Une Nuits*, sont prêtés à Hārūn al-Rašīd, mais que l'aristocratie sunnite observa avec une inquiétude

et presqu'un mépris à peine dissimulés. Il différait des califes de son siècle en ce qu'il gouvernait lui-même, et que rien ne lui était caché. Surtout il eut un programme original de redressement du Califat à portée à la fois intérieure, baġdādienne, et générale, musulmane. On l'a accusé d'être šī'ite : cela n'est à vrai dire ni vrai ni faux, de même qu'il n'est ni šāfi'ite, ni ḥanafite, etc. Son désir est de faire considérer le Califat comme l'autorité morale commune à toutes celles des familles spirituelles qui ne lui sont pas de prime abord opposées : aux quatre Écoles « orthodoxes » et, si possible, aux Imāmiens, voire aux « Assassins » puisque ces deux groupes, n'ayant pas d'imām effectif, peuvent admettre le Califat 'abbāside comme solution provisoire à long terme. Dans un ordre d'idées qui peut paraître distinct, mais qui dans l'action du calife est incontestablement lié au précédent, al-Nāṣir sait la force du ṣūfisme, et il favorise l'ordre que fonde, en partie pour diffuser ses idées, Šihāb al-dīn 'Umar al-Suhrawardī. Mais l'initiative la plus connue du calife, de son temps et du nôtre, est son adhésion à la *futuwwa*. On a vu de-ci de-là l'importance prise par les groupements de *futuwwa* à Baġdād, et l'attraction exercée par eux, en périodes de troubles surtout, sur des membres des milieux gouvernementaux eux-mêmes; al-Nāṣir renverse délibérément les termes du problème. De hors-la-loi, ou en tous cas d'organisations inconnues de la loi et traitées en ennemies par les autorités, il va faire les fondements d'un ordre nouveau. Il adhère à la *futuwwa*, mais vite aussi en devient le chef. Il la réforme pour essayer de lui enlever son comportement anarchique et révolté, que sa reconnaissance par le pouvoir rend moins nécessaire ; il renforce son caractère de solidarité du haut en bas de l'échelle sociale, de manière à affermir par des liens d'affiliation personnelle ce qu'ont d'insuffisamment attaché à l'État califal les structures sociales et administratives existantes et, dans une certaine mesure, convertit les fauteurs de désordre en garants de l'ordre. En même temps, il affilie à la personne du calife les princes étrangers et, par leur intermédiaire, les *futuwwa*s qu'il encourage, de leurs principautés ; ce qui montre bien le lien entre ces diverses préoccupations, c'est al-Suhrawardī qui est en maints endroits le propagateur simultané de toutes ces réformes, et le prestige, l'action efficace qui en résulte, en particulier auprès des Turcs neufs d'Asie Mineure, est remarquable et incontestable. Le prestige du Califat servira encore à des successeurs, lorsqu'approchera le danger mongol, à intervenir utile-

ment, surtout par l'intermédiaire d'un fils d'Ibn al-Ǧawzī connu sous ce même nom, pour faire taire les querelles entre les Ayyūbides, les plus forts alors des princes musulmans et les plus aptes en conséquence à venir en aide aux régions menacées ; l'égoïsme et la peur les empêchera de le faire, mais des réconciliations effectives auront cependant été obtenues.

La vie intellectuelle se maintient honorable à Baġdād pendant ce temps. L'Histoire biographique de Baġdād est l'objet de continuations, d'abrégés, de refontes diverses, dont certaines sont en parties conservées ; et sa chronique événementielle est traitée par Ibn al-Sāʿī dont l'œuvre, si la conquête mongole n'en avait pas détruit une grande partie, nous apparaîtrait sûrement assez considérable. Une nouvelle et considérable *madrasa*, pour les quatre « rites », ce qui est typique, est construite par le second successeur d'al-Nāṣir, al-Mustanṣir, et survivra aux désastres prochains. Mais les Šīʿites eux-mêmes dont certains vizirs sont proches, ont une activité dont témoigne l'œuvre, par exemple, d'Ibn Abī l-Ḥadīd, le commentateur érudit du *Nahǧ al-Balāġa*. Leur heure sonnera sons les Mongols.

Néanmoins, il n'y a pas de doute que les derniers temps du Califat redeviennent difficiles, à cause des complications économiques causées par les ravages et les conquêtes des Mongols en Iran, puis de la terreur de leur approche du ʿIrāq même. Hausses des prix, difficultés monétaires, reprise des querelles intérieures, impuissance devant les dégâts naturels, soupçons mutuels entre factions de complicité avec les Mongols (en Iran favorables aux Šīʿites, par réaction contre les régimes précédents), etc. font vivre Baġdād dans une atmosphère annonciatrice de catastrophe.

La catastrophe se produit lorsque le chef mongol, Hūlāgū, met le siège devant la ville, qu'aucun prince musulman n'a osé secourir, bien plus, que certains sont contraints d'assiéger avec lui (656/1258). La résistance s'effondre vite; le calife al-Mustaʿṣim, qui avait cru impossible ou indigne toute négociation, se rend, ce qui ne l'empêche pas d'être mis à mort avec toute sa famille : c'est la fin du Califat de Baġdād, du véritable califat. La ville est sinon totalement, du moins en grande partie ravagée, une masse considérable de ses habitants massacrés. Elle survivra mais, ce qui achève une évolution, comme métropole provinciale dans un empire coupé du reste de l'Islām arabe.